



Universiteit
Leiden
The Netherlands

Le français, langue cosmopolite? Les identités multilingues des migrants néerlandais du XVIe siècle

Haar, A.D.M. van de

Citation

Haar, A. D. M. van de. (2023). Le français, langue cosmopolite?: Les identités multilingues des migrants néerlandais du XVIe siècle. *Albineana*, 35, 253-266. doi:10.48611/isbn.978-2-406-16115-8.p.0253

Version: Publisher's Version

License: [Licensed under Article 25fa Copyright Act/Law \(Amendment Taverne\)](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/3716128>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).



CLASSIQUES
GARNIER

VAN DE HAAR (Alisa), « Le français, langue cosmopolite ?. Les identités multilingues des migrants néerlandais du xvi^e siècle », *Albineana*, n° 35, 2023, *Migrations et identités dans l'Europe humaniste (xvi^e-xvii^e siècles)*, p. 253-266

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16115-8.p.0253](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16115-8.p.0253)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2023. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

VAN DE HAAR (Alisa), « Le français, langue cosmopolite ?. Les identités multilingues des migrants néerlandais du xvi^e siècle »

RÉSUMÉ – Au xvi^e siècle, dans le sillage de la révolte des Pays-Bas, des milliers d'habitants des Pays-Bas méridionaux quittèrent leurs villes natales pour s'installer en Angleterre, en Allemagne, ou dans le nord des Pays-Bas. La majorité de ces migrants avaient des compétences en français, qui étaient valorisées dans leurs pays d'accueil. Cet article met en avant les stratégies linguistiques de plusieurs migrants qui ont pu capitaliser sur leurs identités multilingues.

MOTS-CLÉS – migration, Révolte des Pays-Bas, capital linguistique, Lucas d'Heere, Jan van der Noot, Gerard de Vivre

VAN DE HAAR (Alisa), « French, a Cosmopolitan Language?. The Multilingual Identities of 16th Century Dutch Migrants »

ABSTRACT – In the wake of the Dutch Revolt, thousands of inhabitants of the sixteenth-century Low Countries left home and hearth to settle in England, Germany, or the Northern Low Countries. Many of them had some knowledge of French, and this skill was highly valued in their host countries. This article sheds light on the linguistic strategies of multiple migrants who capitalized on their multilingual identities.

KEYWORDS – migration, Dutch Revolt, linguistic capital, Lucas d'Heere, Jan van der Noot, Gerard de Vivre

LE FRANÇAIS, LANGUE COSMOPOLITE ?

Les identités multilingues des migrants néerlandais du XVI^e siècle

En 1566, une Furie iconoclaste traversa les Pays-Bas. Ville après ville, des émeutes protestantes enragées défiguraient les statues et peintures des établissements catholiques. Partie de Steenvoorde, le 10 août 1566, la Furie atteignit la ville de Gand le 22 août¹. C'est là que, selon un témoignage contemporain, le peintre Lucas d'Heere aurait sauvé les chefs-d'œuvre de son ancien maître, Frans Floris². D'Heere lui-même était calviniste, mais il désapprouva la destruction des œuvres d'art au nom de la foi protestante.

À la suite de la Furie iconoclaste, le Roi Philippe II se vit obligé de rétablir l'ordre et de rechercher une stratégie de pacification. L'une des mesures qui furent prises fut l'envoi du Duc d'Albe aux Pays-Bas, avec une armée de dix-sept mille hommes. Le Duc et le Roi établirent un tribunal spécial, le Conseil des troubles, afin d'imposer la paix et de réprimer les infractions commises³. Le nom de Lucas d'Heere figure parmi ceux qui furent condamnés par le Conseil. Le peintre fut accusé d'avoir participé à la Furie, même s'il paraît, en réalité, avoir sauvé des œuvres d'art plutôt que de les avoir brisées. D'Heere, cependant, n'avait pas attendu le verdict. Accompagné de son épouse, de sa belle-sœur et d'un domestique, il avait traversé la Manche au début de l'année 1568 et s'était installé à Londres, près de London Bridge, où une communauté de réfugiés néerlandais s'était déjà établie. Il y resta pendant plus d'une décennie, et ne retourna aux Pays-Bas

1 Violet Soen, « The Beeldenstorm and the Spanish Habsburg Response (1566-1570) », *BMGN-Low Countries Historical Review*, n° 131, 2016, p. 103.

2 Karel van Mander, *Het schilder-boeck waer in voor eerst de leerlustighe ieught den grondt der edel vry schilderconst in verscheyden deelen wort voorgbedraghen*, Haarlem, Paschier van Wesbusch, 1604, fol. 241r°, 255r°-256v°.

3 Violet Soen, *ibid.*

qu'en 1577, après la déclaration de paix officielle connue comme la Pacification de Gand⁴.

Avant son départ, D'Heere avait travaillé comme peintre, et avait également donné des cours de peinture. Un témoignage sur son rôle dans la conservation des œuvres de son propre maître fut donné par un de ses anciens élèves, Karel van Mander⁵. Toutefois, il a récemment été découvert que – pendant son exil en Angleterre – D'Heere avait non seulement continué à peindre, mais s'était également engagé dans un nouveau métier : celui d'enseignant de français⁶. En effet, D'Heere, originaire des Pays-Bas bilingues, parlait et écrivait couramment le français, bien que le néerlandais fût sa langue maternelle. En exil, il employa ses compétences linguistiques comme une forme de capital de départ immatériel. Il avait pris conscience que ses connaissances du français étaient appréciées en Angleterre et qu'il possédait donc un certain capital linguistique. Ainsi, il utilisa son multilinguisme afin de transformer son identité professionnelle pour l'adapter aux demandes du marché anglais.

D'Heere fut loin d'être le seul réfugié néerlandais à exploiter ses capacités en langue française. Cet article examinera trois cas de locuteurs natifs du néerlandais qui se sont déplacés en raison de la Révolte des Pays-Bas, et qui ont employé leurs connaissances du français afin de se faire une nouvelle vie. Outre le peintre Lucas d'Heere, il s'agit du maître d'école gantois Gerard de Vivre, et du poète noble anversois Jan van der Noot. Leurs stratégies linguistiques en exil seront contextualisées et comparées afin de jeter un nouvel éclairage sur la façon dont la migration peut affecter l'identité linguistique et professionnelle de la personne qui la subit : la deuxième langue de ces trois migrants, qui avait surtout un statut culturel et administratif aux Pays-Bas, est devenue un instrument

4 Werner Waterschoot, « Leven en betekenis van Lucas D'Heere », *Verslagen en mededelingen van de Koninklijke Academie voor Nederlandse Taal- en Letterkunde*, 1974, p. 16-126; Werner Waterschoot, « Lucas d'Heere en Willem van Oranje », *Jaarboek De Fonteyne*, n° 35, 1986, p. 84-85; Lucas d'Heere, *Tableau Poétique : Verzen van een Vlaamse migrant-kunstenaar voor de entourage van de Seymours op Wolf Hall*, éd. Frederica Van Dam et Werner Waterschoot, Gand, Koninklijke Academie voor Nederlandse Taal-en Letterkunde, 2016, p. 3-7.

5 Karel van Mander, *Het schilder-boeck*, op. cit., f. 255r^o-256v^o.

6 Alisa van de Haar, « The Linguistic Coping Strategies of Three Netherlanders in England : Jan van der Noot, Lucas d'Heere, and Johannes Radermacher », *Early Modern Low Countries*, n° 5, 2021, p. 205-206.

vital pour leur survie à l'étranger, comme sans doute pour un nombre considérable de leurs compatriotes en exil.

Le xvi^e siècle néerlandais fut marqué par la Révolte des Pays-Bas contre le Roi Philippe II, et par des mesures répressives et conciliatrices visant à réimposer la paix et l'ordre. Des milliers de familles affectées durent quitter leurs foyers, surtout celles qui vivaient dans les Pays-Bas méridionaux, gravement touchés par les troubles. Dans certains cas, ces personnes se mettaient en route pour éviter la persécution religieuse, dans d'autres c'était pour fuir la crise démographique et économique qui avait été déclenchée par les agitations⁷. Ces milliers de vies bouleversées résultaient en une série de vagues migratoires à destination de trois régions différentes : une partie des migrants traversait la Manche, comme D'Heere⁸. Une autre partie s'installait en Allemagne, dans certaines zones qui étaient relativement ouvertes aux protestants, comme les régions autour de Cologne et de Francfort⁹. Un dernier groupe se déplaçait des Pays-Bas méridionaux vers le Nord des Pays-Bas¹⁰. Dans un nombre considérable de cas, la première destination de ces réfugiés ne fut pas leur destination finale : beaucoup de familles s'installèrent d'abord en Allemagne ou en Angleterre, pour rejoindre ensuite des communautés diasporiques dans les Pays-Bas du Nord. Un nombre limité de déplacés pouvait, finalement, retourner à la ville natale.

La grande majorité de ceux qui durent quitter les Pays-Bas méridionaux avait, comme Lucas d'Heere, des compétences bilingues. La frontière linguistique entre le français et le néerlandais ne s'est guère déplacée depuis le xvi^e siècle, traversant les provinces du Brabant et de la Flandre

7 Johan Briels, *De Zuid-Nederlandse immigratie, 1572-1630*, Haarlem, Fibula-Van Dishoeck, 1978 ; Gustaaf Janssens, « Verjaagd uit Nederland : Zuidnederlandse emigratie in de zestiende eeuw », *Nederlands Archief voor Kerkgeschiedenis*, n° 75, 1995, p. 102-119.

8 Raingard Esser, *Niederländische Exulanten im England des 16. und frühen 17. Jahrhunderts*, Berlin, Duncker et Humblot 1996 ; Silke Muylaert, *Shaping the Stranger Churches : Migrants in England and the Troubles in the Netherlands, 1547-1585*, Leiden et Boston, Brill, 2020.

9 Cornel Zwierlein, « Religionskriegsmigration, Französischunterricht, Kulturtransfer und die Zeitungsproduktion im Köln des 16. Jahrhunderts », *Francia*, n° 37, 2010, p. 97-129 ; Johannes Müller, « Transmigrant Literature : Translating, Publishing, and Printing in Seventeenth-Century Frankfurt's Migrant Circles », *German Studies Review*, n° 40, 2017, p. 1-21.

10 Johan Briels, *De Zuid-Nederlandse immigratie*, op. cit. ; Geert H. Janssen, « The Republic of the Refugees : Early Modern Migrations and the Dutch Experience », *The Historical Journal* n° 60, 2017, p. 1-20.

qui étaient lourdement affligées par les conflits¹¹. Dans la zone de contact néerlandophone, le français occupait une place importante comme langue seconde. Il était utilisé pour les échanges commerciaux et interrégionaux dans les villes portuaires comme Gand, Anvers, et Bruges. Il était également la langue de l'aristocratie néerlandaise, de l'administration, et de la juridiction. Tout indique qu'une grande partie de la population avait au moins des connaissances passives du français, et les compétences actives semblent avoir été assez répandues parmi les hommes aussi bien que parmi les femmes¹². Les archives municipales de la ville d'Anvers montrent qu'en 1576, la métropole comptait près de 130 hommes et femmes qui étaient enregistrés comme professeurs de langue française¹³. Parmi leurs élèves, on trouve non seulement les enfants des élites, mais encore des garçons et des filles de cordonniers ou de bouchers, et donc des classes moyennes.

Or, en considérant le mouvement migratoire vers l'Angleterre, l'Allemagne et les Pays-Bas du Nord, il est remarquable qu'un nombre considérable de réfugiés néerlandophones aient exercé des métiers dans le secteur des langues pendant leur exil, capitalisant surtout sur leur connaissance du français¹⁴. Ils se sont établis comme professeurs de langue ou comme traducteurs, ou ils ont trouvé d'autres moyens d'employer leur multilinguisme, par exemple en ciblant une nouvelle clientèle. Le français était fortement valorisé sur le marché linguistique de ces destinations. En Angleterre, c'était surtout l'aristocratie francophile qui appréciait les compétences francophones des réfugiés néerlandais. Ainsi, dans ses études sur l'apprentissage des langues dans l'Angleterre du XVI^e siècle, John Gallagher a observé que les domestiques francophones étaient très recherchés par les aristocrates anglais, souhaitant impressionner leurs

11 Charles A.J. Armstrong, « The Language Question in the Low Countries : The Use of French and Dutch by the Dukes of Burgundy and Their Administration », *Europe in the Late Middle Ages*, éd. J.R. Hale, J.R.L. Highfield et B. Smalley, Londres, Hambledon Press, 1965, p. 386-409 ; Roland Willemyns, « Trilingual Tug-o'-War : Language Border Fluctuations in the Low Countries », *Past, Present and Future of a Language Border*, éd. Catharina Peersman, Gijsbert Rutten et Rik Vosters, Berlin, De Gruyter, 2015, p. 39-60.

12 Alisa van de Haar, *The Golden Mean of Languages : Forging Dutch and French in the Early Modern Low Countries, 1540-1620*, Leyde et Boston, Brill, 2019, p. 38-92.

13 Caroline B. Bourland, « The Guild of St. Ambrose, or Schoolmaster's Guild of Antwerp, 1529-1579 », Northampton, Department of History of Smith College, 1951, p. 62.

14 Alisa van de Haar, « The Linguistic Coping Strategies of Three Netherlanders in England : Jan van der Noot, Lucas d'Heere, and Johannes Radermacher », *Early Modern Low Countries*, n° 5, 2021, p. 192-215.

invités¹⁵. De plus, le français occupait une place considérable comme langue commerciale dans les îles britanniques¹⁶.

Il en est de même pour les territoires allemands, qui cherchaient à prendre la place des Pays-Bas en tant que carrefour commercial. En fait, c'est un réfugié gantois, Gerard de Vivre (du Vivier, De Vivere), qui a fondé la première école française viable à Cologne. Les migrants néerlandais ont ainsi occupé une place centrale dans la diffusion de la connaissance du français en Allemagne¹⁷. Nous ne savons pas quel était le métier de De Vivre dans sa ville natale de Gand, qu'il quitta avant la Furie Iconoclaste. À son arrivée dans la ville de Cologne en 1562, il ouvrit une école française, enseignant la langue à la jeunesse locale et sans doute aux membres de la diaspora néerlandaise¹⁸. L'école devint florissante, et De Vivre publia une série de manuels scolaires pour soutenir la jeunesse dans son apprentissage du français. Dans la dédicace d'un de ses livres à « messeigneurs messieurs les bourgmaistres conseillers et bourgeois de la ville de Coulogne¹⁹ », il se vante d'avoir fondé, avec succès, une nouvelle école :

Depuis quatre ou cinq ans ença, par permission de Votre Seigneur, j'ay commencé à instruire en ceste vostre ville de Coulogne, la Jeunesse en la langue Françoisse, ce qu'au paravant personne (combien que plusieurs l'aient entrepris) n'a continué : à cause possible, qu'a la pluspart il a semblé chose malaisée, ou du tout impossible, en ce Pays²⁰.

En effet, les archives municipales de la ville de Cologne révèlent qu'une première tentative de fonder une école française avait échoué quelques

15 John Gallagher, *Learning Languages in Early Modern England*, Oxford, Oxford University Press, 2019, p. 8, 19.

16 Jonathan Hsy, *Trading Tongues : Merchants, Multilingualism, and Medieval Literature*, Columbus, Ohio State University Press, 2013.

17 Cornel Zwierlein, « Religionskriegsmigration », art. cité ; Alisa van de Haar et Theo Lap, « "That Antwerp's Golden Age may return one day" : Nostalgia as a Rhetorical Device in the Schoolbooks of a Sixteenth-Century Schoolmaster in Exile », *Early Modern Nostalgia : Memory, Emotion and Temporality*, éd. Harriet Lyon et Alexandra Walsham, Woodbridge, Boydell & Brewer, 2023, p. 49-70.

18 Bert van Selm, « The Schoolmaster Gerard de Vivre : Some Bio-Bibliographical Observations, with Particular Reference to the Dialogue "Vande Druckerije" », *Quaerendo*, n° 3, 1977, p. 211.

19 Gerard de Vivre, *Briefve Institution de la langue françoise, expliquée en aleman. Kurtze under-richtung der Frantzosischer sprachen in Deutsche außgelacht*, Cologne, Heinrich von Aich, 1568, p. 3.

20 *Ibid.*

années auparavant²¹. L'école de De Vivre, en revanche, a connu une longue vie marquée d'une série de publications de manuels scolaires ciblant un public de jeunes Allemands et Néerlandais – en exil en Allemagne ou non.

Dans les paratextes de ses livres scolaires, De Vivre montre une certaine conscience de la valeur de la langue française dans son pays d'accueil, et du rôle important mais en même temps limité des intermédiaires multilingues comme lui. Tout d'abord, il explique par des raisons linguistiques le constat que très peu d'écoles françaises existaient en Allemagne avant l'arrivée des réfugiés néerlandais :

À mon advis, il n'y a Nation en toute l'Europe, à qui il soit plus difficile d'enseigner ceste Langue (pour la grande difference qu'il-y-a, entre le vray Haut Aleman, & le naïf François²²).

Étant originaire de la zone de contact linguistique que constituaient les Pays-Bas méridionaux, De Vivre se présente comme un intermédiaire idéal pour combler l'écart linguistique entre les deux langues germanique et romane. Dans cette même dédicace, cependant, il fait preuve d'un certain complexe d'infériorité causé par le fait que la langue qu'il enseigne n'est pas sa langue maternelle :

Ceux qui ne me cognoissent point bien, auront (peut estre) estrange, ou, mauvaise opinion de moy, pource que celui qui n'est pas François, ains Flamen, & de Langue, & de naissance, ait osé entreprendre de faire des Colloques, & autres choses en langue Française, & penseront quelques uns, que je le face, ou pour ambition de gloire, ou, d'argent, ou bien, par envie, pour anichiler le labeur d'autrui, & exalter le mien seul²³.

Usant du *topos* qui consiste à désamorcer les critiques avant qu'elles ne soient prononcées, le maître d'école se défend contre ceux qui pourraient l'accuser d'avoir volé l'emploi d'un Français. Le passage qui suit est très instructif sur la façon dont les réfugiés néerlandais considéraient leur statut linguistique par rapport aux locuteurs natifs du français. De Vivre se défend en argumentant que les Français eux-mêmes ne voudraient pas perdre leur temps à produire des livres pour enfants :

21 Bert van Selm, « The Schoolmaster Gerard de Vivre », art. cité, p. 211-212.

22 Gerard de Vivre, *Douze dialogues et colloques, traitans de diverses matieres*, Anvers, Jan I van Waesberghe, 1574, sig. A2r^o.

23 *Ibid.*

Voire, je say bien, & ne doute nullement, que les François natifs, & ceux qui ont bon jugement, ne prendront jamais en mauvaise part, ce que j'ai fait jusques à l'heure presente. Pource que je n'ay rien composé, si non ce, à quoy les François naturels, & gents doctes, ne voudroient employer leur tems, car ce n'est que chose, servant aux apprentifs, & enfans, ou jeunes gents, ausquels j'essaye de donner un désir & esquillon d'amour, qui les incite & induise à lire Livres & Autheurs, qui escrivent plus doctement, & desquels ils peuvent puiser la totale perfection de ceste langue François. [...] je ne cerche autre chose, que de recommander & faire fleurir leur langage, entre Gents d'estrange Nation²⁴.

De Vivre souligne que même en tant que locuteur non-natif, il peut aider autrui à apprendre les bases de cette langue. Tout bien considéré, il ne cache pas que le français n'est pas sa langue maternelle et qu'il est un réfugié néerlandais. Sur ses pages de titre, il se présente le plus souvent comme « Gérard de Vivre, Gantois », mettant l'accent sur ses origines flamandes²⁵. Pour son public de jeunes Allemands apprenant les bases de la langue française, les origines et la langue maternelle de leur professeur ne constituent pas un désavantage.

De manière générale, il semble que le fait que les migrants néerlandais n'étaient pas des locuteurs natifs du français ait été de moindre importance dans ces contextes migratoires, étant donné que leurs compétences linguistiques dépassaient largement celles de la population locale. En exil, leur langue seconde leur a fourni une identité professionnelle qu'ils ont pu exploiter. Leur connaissance du français était une compétence transférable : ayant tout perdu pendant leur fuite, ils avaient emporté leurs connaissances linguistiques avec eux. Le français était en quelque sorte une langue cosmopolite : étant francophone, on pouvait s'établir partout, en Angleterre, en Allemagne, ou dans les Pays-Bas du Nord, et gagner sa vie en monnayant ses compétences linguistiques.

Pour illustrer cette thèse, il convient de revenir à l'exemple initial mentionné dans cet article, celui du peintre Lucas d'Heere. Aujourd'hui, il est surtout connu pour ses œuvres d'art, comme un tableau représentant le roi Salomon et la reine de Saba qui orne actuellement la cathédrale Saint-Bavon de Gand²⁶. Il a sans doute appris le français dans sa ville natale qui était un centre de commerce important, mais sa carrière professionnelle lui a

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Alisa van de Haar et Theo Lap, « "That Antwerp's Golden Age may return one day" », art. cité.

²⁶ Lucas d'Heere, *Tableau Poétique*, *op. cit.*, p. 3-88.

fourni l'occasion d'améliorer ses connaissances linguistiques. D'Heere a notamment visité à Fontainebleau la cour de Catherine de Médicis, qui avait commandé des dessins de tapisseries²⁷. De plus, D'Heere était actif en tant que poète, et il a même produit de la poésie en français et des traductions du français en néerlandais, bien que sa langue primaire fût le néerlandais. Avec son épouse, Eleonora Carboniers, il fut parmi les premiers à écrire des sonnets en néerlandais, probablement inspirés par des rencontres avec des poètes français lors de son séjour à Fontainebleau²⁸.

Pendant son exil en Angleterre, D'Heere a continué sa production de manuscrits néerlandais, y compris une histoire des îles britanniques, qu'il a ornée d'un dessin de Stonehenge aujourd'hui connu comme l'une des plus anciennes représentations réalistes de ce site préhistorique²⁹. Il a également créé un premier manuscrit entièrement en français, qu'il a richement décoré. Il s'agit de son *Théâtre de tous les peuples et nations de la terre*, un livre de costumes, qui dépeint les vêtements de toute une série de peuples historiques et contemporains³⁰. Les images des costumes sont accompagnées de poèmes en français. C'est un premier exemple de la façon dont D'Heere a tenté de capitaliser sur sa connaissance du français, tellement apprécié de l'aristocratie anglaise³¹. Au début du manuscrit, il a ajouté l'emblème de la reine Élisabeth, ce qui suggère que D'Heere avait l'intention de lui présenter son travail et de chercher le patronage de la reine. Apparemment, sa tentative de trouver en elle un mécène a échoué, car il a, par la suite, collé un autre emblème par-dessus de celui d'Élisabeth³².

Mais la façon dont D'Heere a su commercialiser sa connaissance du français pendant sa période anglaise allait encore bien plus loin. Il y a quelques années, Frederica Van Dam a découvert un manuscrit de Lucas

27 Frances A. Yates, *The Valois Tapestries*, Londres, Routledge, 1975, p. 17-24.

28 Werner Waterschoot, « Het sonnet van Eleonora Carboniers », *Klinkend Boeket : Studies over Renaissancesonnetten voor Marijke Spies*, éd. Henk Duits, Arie Jan Gelderblom et Mieke B. Smits-Veldt, Hilversum, Verloren, 1994, p. 9-12 ; Werner Waterschoot, « Marot ou Ronsard ? New French Poetics Among Dutch Rhetoricians in the Second Half of the 16th Century », *Rhetoric-Rhétoriqueurs-Rederijkers*, éd. Jelle Koopmans, Amsterdam, North-Holland, 1995, p. 141-156, p. 144-149.

29 Lucas d'Heere, *Corte beschryvinghe van d'Engbelandsche gheschiedenissen vergadert uut de beste Chronijcschrijvers*, Londres, British Library, Add MS 28330, f. 36r^o.

30 Lucas d'Heere, *Théâtre de tous les peuples et nations de la terre*, Gand, Bibliothèque universitaire de Gand, HS.2466 ; Marian Conrads-De Bruin, *Het Theatre van Lucas d'Heere : Een kostuumbistorisch onderzoek*, Houten, Marian de Bruin, 2006.

31 Alisa van de Haar, « The Linguistic Coping Strategies », art. cité.

32 Lucas d'Heere, *Tableau Poétique*, op. cit., p. 89-90.

D'Heere qui était jusqu'alors inconnu du monde académique, et qui offre de précieuses nouvelles informations sur la vie du peintre en exil, et sur la stratégie linguistique qu'il y déployait³³. La bibliothèque privée de la famille Newdigate, en Warwickshire, contient un manuscrit français du xvi^e siècle, intitulé *Tableau poétique*. Van Dam a pu établir que les textes du manuscrit ont été produits par Lucas d'Heere, et que la calligraphie a été exécutée par un certain Clément Paret, originaire quant à lui de Bruxelles. Le manuscrit est daté le 8 janvier 1572, et il est dédié à Edward Seymour, le comte d'Hertford. La dédicace révèle que D'Heere aussi bien que Paret avaient trouvé un mécène dans la personne du comte. Il s'est ainsi avéré que D'Heere était employé non seulement pour ses compétences artistiques, mais encore pour ses compétences poétiques en langue française.

Le manuscrit contient une série de poèmes français, et une chanson. Le recueil contient un poème de nature plus personnelle, qui nous informe sur la façon dont D'Heere s'est présenté à son mécène. Il s'agit d'une « Ode à ses amis par delà la mer », qui décrit la fuite de D'Heere à travers la Manche :

Comme un homme échappé
Et bien presque happé
De tempeste marine
Fort aise arrive au port
Ou il trouve confort
Par la grace divine.
Ainsi m'est advenu
Qu'heureux je suis receu
(Chassé des infidelles)
A l'hospital de Dieu
Voire au plus propre lieu
De tous bannis fidelles.
Au Royaume benit
Ou saintement reluit
L'Estoile des Princesses :
Ou piété raison,
Et les Arts ont saison,
Et toutes gentillesse³⁴.

33 Frederica Van Dam, « "Tableau Poétique" : A Recently Discovered Manuscript by the Flemish Painter-Poet Lucas D'Heere (1534-84) », *Dutch Crossing : A Journal for Students of Dutch in Britain*, n° 38, 2014, p. 20-38.

34 Lucas d'Heere, *Tableau Poétique*, *op. cit.*, p. 179.

En incluant ce poème dans le recueil, D'Heere n'a pas cherché à cacher son identité de réfugié. Au contraire, il met l'accent sur son statut d'étranger, et surtout sur le fait qu'il a été banni pour sa religion protestante, soulignant sa persévérance. Il présente l'Angleterre comme lieu de refuge pour les fidèles, comme lui-même. Cette « Ode à ses amis » est l'un des rares poèmes dans le recueil à offrir des informations sur la vie de l'auteur et sur les circonstances dans lesquelles il a écrit ces textes.

La grande majorité des poèmes font, en fait, l'éloge du comte, de sa famille, et de ses amis – nobles, pour la plupart. Dans le contexte aristocratique anglais, de tels poèmes élogieux en français étaient certainement voués à être appréciés. Il est probable que le comte ait utilisé ce manuscrit pour renforcer ses liens avec son entourage aristocratique. Le français étant une langue de prestige et de culture estimée à la cour anglaise, le comte pouvait offrir les poèmes faits par D'Heere à ses amis comme des cadeaux signalant leur connexion sociale et politique. Le recueil lui-même était une concrétisation matérielle de son réseau social et de son statut personnel élevé.

Mais le manuscrit dévoile une autre raison pour laquelle le comte de Hertford a pu apprécier les compétences francophones du peintre D'Heere³⁵. Le comte avait deux fils, Thomas et Edward. D'Heere a adressé un sonnet aux deux garçons, qui semble suggérer que D'Heere et Paret leur offraient des cours de peinture et de calligraphie :

Ainsi, vous (immittant un usage tant beau
Que d'embrasser la plume & le divin pinceau)
Devenez compagnon des plus grans Dieux du monde³⁶.

D'Heere avait déjà enseigné la peinture avant son départ pour l'Angleterre, et il n'est donc pas surprenant de constater qu'il a continué ces cours à l'étranger. Un autre poème, cependant, révèle qu'il donnait très probablement non seulement des cours de peinture aux deux fils du comte, mais également des cours de langue française. Le *Tableau poétique* termine sur un abécédaire en français, en alexandrins et vers décasyllabiques, dédié à Thomas et Edward. Chaque lettre de l'alphabet est illustrée par un distique moralisateur. La lettre A, par exemple, reçoit l'illustration suivante :

35 Alisa van de Haar, « The Linguistic Coping Strategies », art. cité, p. 205-206.

36 Lucas d'Heere, *Tableau Poétique*, op. cit., p. 135.

Adore et sers ton Dieu, en fuiant toute idole
Dresse ta vie & foy au fil de sa parole³⁷.

Ce genre d'abécédaire était fréquemment utilisé dans le contexte de l'apprentissage du français de cette époque³⁸. Il semble que Lucas d'Heere ait créé ce poème pour ses deux élèves, et qu'il leur ait donc offert également des cours de français. Sa connaissance de la langue est ainsi devenue une partie intégrante de son identité professionnelle en Angleterre. Aux Pays-Bas, il était connu comme peintre et poète néerlandais ; en Angleterre c'étaient sa peinture et ses compétences francophones qui étaient appréciées.

D'Heere connaissait personnellement le dernier réfugié néerlandais exploitant ses connaissances du français à l'étranger qui sera évoqué dans cet article. Jan van der Noot appartenait à une famille aristocratique mais appauvrie, et était originaire de la ville d'Anvers. Sa langue maternelle était le néerlandais, mais étant aristocrate, il avait une très bonne connaissance du français. Dans les années 1560, il participa à un coup de force politique dans sa ville natale, qui avait pour but de remplacer les membres du gouvernement municipal par des calvinistes, avec Van der Noot à leur tête³⁹. Le coup échoua, et Van der Noot s'enfuit à Londres. Avec son domestique, il s'installa – comme Lucas d'Heere – aux environs de London Bridge, où beaucoup de réfugiés néerlandais trouvèrent résidence⁴⁰. Contrairement au peintre, Van der Noot ne passa que trois ans en Angleterre avant de s'installer en Allemagne. Il finit par retourner aux Pays-Bas.

Pendant son séjour sur les îles britanniques, Van der Noot, qui avait des ambitions poétiques, publia plusieurs ouvrages qui nous permettent de tracer sa stratégie linguistique. Le premier texte à paraître fut *Het*

37 *Ibid.*, p. 213.

38 Alisa van de Haar, « Ouvrage de charité, ouvrage d'innovation, ouvrage de collaboration : l'ABC, ou Exemples propres pour apprendre les enfans à écrire (1568) de Christophe Plantin et de Peeter Heyns », *Publications de la Bibliothèque universitaire Moretus Plantin*, éd. Pierre Assenmaker et Valérie Leyh, Namur, Presses universitaires de Namur, à paraître.

39 Jan van der Noot, *De Poeticsche werken van Jonker Jan van der Noot : Analytische bibliografie en tekstuitgave met inleiding en verklarende aantekeningen*, éd. Werner Waterschoot, vol. 2 *Tekstuitgave*, Gand, Koninklijke Academie voor Nederlandse Taal-en Letterkunde, 1975, p. 11.

40 Karel Johan Stephan Bostoen, « Van der Noot's Apocalyptic Visions : Do You "See" What You "Read" ? », *Anglo-Dutch Relations in the Field of the Emblem*, éd. Bart Westerweel, Leiden, Brill, 1997, p. 49-62, p. 49 ; Andrew Hadfield, « Edmund Spenser's Translations of Du Bellay in Jan van der Noot's *A Theatre for Voluptuous Worldlings* », *Tudor Translation*, éd. Fred Schurink, Londres, Palgrave Macmillan, 2011, p. 149.

theatre oft Toon-neel (1568), un recueil de poèmes néerlandais, parmi lesquels se trouvaient des traductions de poèmes de Pétrarque et de Du Bellay. Van der Noot dédia *Het theatre* au maire de Londres et le remercia du soutien que celui-ci avait donné à la communauté de réfugiés néerlandais. Dans la dédicace, Van der Noot déplore la situation aux Pays-Bas, et les difficultés éprouvées par la communauté diasporique, à laquelle il semble s'adresser indirectement⁴¹.

Peu de temps après la publication de ce recueil néerlandais, Van der Noot publia une traduction française, sous le titre *Le Theatre : auquel sont exposés & monstrés les inconveniens & miseres qui suivent les mondains & vicieux, ensemble les plaisirs & contentements dont les fideles joiïssent* (1568). Elle est dédiée à une personne d'un statut beaucoup plus élevé que le texte néerlandais ; la reine Élisabeth elle-même. Van der Noot développe sur plusieurs pages l'éloge de la reine, s'attardant également sur son multilinguisme :

Non point d'autant qu'en doctrine, science, conseil, jugement, faconde & éloquence, soit en Grec, Latin, Tuscan, Aleman, François, ou en vostre Anglois naturel & autres langues vous surpassez (grand miracle) non seulement un Demosthenes ou un Ciceron, ainçois Mercure mes-me (Dieu d'éloquence). [. . .] Vous-mesmes donnés tres-apte & prudente response a tous Embassadeurs, de quelque part qu'ilz viennent, en leur propre langage⁴².

Après avoir loué les compétences linguistiques de la reine, Van der Noot continue à déplorer les misères du peuple néerlandais. Il finit sur la joie qu'il éprouva en trouvant refuge en Angleterre, où il pourrait chanter Dieu « en l'une et l'autre langue conformément⁴³ ». Il renvoie probablement à ses propres connaissances du français et du néerlandais, insistant donc sur ses propres qualités linguistiques. Il semble qu'à travers cette publication, Van der Noot, comme Lucas d'Heere avant lui, ait espéré trouver un mécène dans la personne de la reine ou dans son entourage à la cour royale, où la langue française était estimée. Il rencontra aussi peu de succès que le peintre.

Van der Noot fit une nouvelle tentative de plaire à la reine au cours de l'année suivante, en publiant une version anglaise de son ouvrage : A

41 Jan van der Noot, *Het theatre oft Toon-neel waer in ter eender de ongelucken ende elenden die den werelts gesinden ende boosen menschen toecomen*, Londres, John Day, 1568, sig. A7r^o.

42 Jan van der Noot, *Le theatre : auquel sont exposés & monstrés les inconueniens & miseres qui suivent les mondains & vicieux, ensemble les plaisirs & contentements dont les fideles ioiïssent*, Londres, John Day, 1568, sig. A4v^o-A5r^o.

43 *Ibid.*, sig. A7r^o.

theatre wherein be represented as wel the miseries & calamities that follow the voluptuous worldlings as also the greate joyes and plesures which the faithfull do enjoy (1569). Cette édition a retenu l'attention des chercheurs anglais en raison du fait que le jeune Edmund Spenser s'est occupé d'une partie des traductions⁴⁴. Ce recueil anglais était, encore une fois, dédié à la reine – l'éloge française fut traduit en anglais –, et Van der Noot y ajouta même l'emblème de l'ordre de la jarretière, probablement afin d'attirer l'attention de la cour. Apparemment, cette tentative connut un succès relatif, comme on peut le déduire d'un autre ouvrage.

La dernière publication anglaise de Van der Noot, un recueil de poèmes multilingue, était dédiée à William Parr, le marquis de Northampton et chevalier du même ordre de la jarretière dont Van der Noot avait reproduit l'emblème dans son *Theatre* anglais⁴⁵. La dédicace est en français. Le poème dédicatoire suggère que Parr et Van der Noot se connaissaient relativement bien, et il est probable que Parr ait soutenu financièrement le poète⁴⁶. Grâce à sa connaissance du français, Van der Noot semble donc avoir réussi à trouver un mécène en Angleterre, non pas à travers l'anglais ou le néerlandais, mais à travers le français. Nous ne savons pas pourquoi Van der Noot décida de quitter l'Angleterre très vite après la publication de ce dernier texte. Parr mourut la même année, après le départ du poète. Il est donc possible que le marquis soit tombé malade, et que c'est pour cette raison que Van der Noot a cherché des opportunités ailleurs⁴⁷.

Les cas de Jan van der Noot, de Lucas d'Heere et de Gerard de Vivre montrent quelques-unes des multiples opportunités offertes par la connaissance de la langue française aux migrants néerlandais du xvi^e siècle. Ils pouvaient monnayer leur identité multilingue, que ce soit en Angleterre ou en Allemagne. La langue française était pour eux une forme de capital immatériel en exil. Le français a ouvert des portes aux Néerlandais bilingues, malgré la concurrence des locuteurs natifs du français, comme le montre le cas de Gerard de Vivre. Étant originaires

44 Andrew Hadfield, « Edmund Spenser's Translations », art. cité.

45 Jan van der Noot, *Het Bosken van H. I. Vander Noot. Inhoudende verscheyden poëtixen werken*, Londres, Henry Byneman, s.d., f. 1r^o.

46 Karel Johan Stephan Bostoën, « De reclame van een Renaissancedichter : De relatie auteur-publiek getoetst aan de hand van twee gedichten van Jan Vander Noot », *Verleidingskunsten der Muzen*, éd. J.J.M. Westenbroek et al., Muiderberg, Coutinho, 1986, p. 39-57, p. 46-47.

47 Alisa van de Haar, « The Linguistic Coping Strategies », art. cité, p. 203.

de la zone de contact linguistique qu'étaient les Pays-Bas, ils étaient bien placés pour agir en tant qu'intermédiaires linguistiques. Bien que la langue française ne fût pas leur langue maternelle, le fait que leur connaissance de la langue ait largement dépassé celle de la population locale leur a fourni d'excellentes opportunités professionnelles. Les activités de Jan van der Noot et de Gerard de Vivre avant leur départ forcé sont peu claires, mais pour D'Heere, il est certain que ses rapports personnels avec la langue française ont complètement changé lors de son déplacement vers un pays où le marché linguistique était différent. Il a pu se reposer sur ses compétences en français pour trouver un emploi en Angleterre.

Les trois cas étudiés ici révèlent que les connaissances francophones des Néerlandais étaient appréciées d'un côté dans des contextes aristocratiques, comme dans les cas de D'Heere et Van der Noot, et d'autre côté dans des contextes éducatifs, comme dans les cas de De Vivre et D'Heere. Certes, leurs compétences linguistiques n'étaient pas les seules capacités qui étaient importantes pour la reconstruction de leur identité professionnelle en exil : pour D'Heere, c'étaient ses compétences artistiques et poétiques, en combinaison avec la langue française ; De Vivre pouvait compter sur ses pratiques didactiques. Mais en tout état de cause, leur deuxième langue et leur identité multilingue leur offraient des opportunités supplémentaires à l'étranger : le statut cosmopolite de la langue française était un soutien de valeur inestimable à ces réfugiés, forcés par les circonstances de mener une vie cosmopolite.

Alisa VAN DE HAAR
Université de Leyde⁴⁸

48 Cette publication fait partie du projet *Languages as Lifelines : The Multilingual Coping Strategies of Refugees from the Early Modern Low Countries* (VI.Veni.211F.017), financé par le Conseil Néerlandais de la Recherche (NWO).